

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS HERALD PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 222 rue de Chartres. Entre Canal et Bienville.

Abord at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PRIVES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, VOUS DEVEZ VOUS ADRESSER A LA BOUTIQUE DE LA LIGNE, QUI SE TROUVE EN FACE.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Centigrade, Fahrenheit).

LE "LOUISIANA".

Le superbe cuirassé de 16.000 tonnes, l'orgueil de la marine américaine, auquel les autorités navales ont donné le nom de "Louisiana", qu'on attendait depuis si longtemps et sur l'arrivée duquel des doutes ont existé jusqu'en ces temps derniers, a jeté l'ancre dans notre port mardi soir, et notre population va le féliciter comme il convient.

Il est inutile de revenir sur les bruits malveillants mis en circulation par des ennemis du Sud et de notre ville depuis qu'il avait été annoncé que le cuirassé viendrait ici même recevoir le magnifique service en argent que lui offrent les citoyens de l'Etat. L'entrée du "Louisiana" dans le Mississipi y met définitivement terme, et elle constitue le meilleur moyen qu'on pouvait donner de faciliter d'accès incommensurable du grand port du Golfe, de la sécurité complète qu'il offre en tout temps. Ses destructeurs en seront pour leur coorte hostile.

Il est cependant permis de trouver étrange que les autorités navales de Washington aient cru devoir tenir compte, ne fût-ce qu'un instant, de ces bruits malveillants et aient paru hésiter lorsqu'il s'est agi de lancer l'ordre d'envoyer le "Louisiana" à la Nouvelle-Orléans. Ces autorités devaient savoir que la Passe du Sud à l'embouchure du Mississipi a une profondeur suffisante pour permettre aux plus gros bâtiments actuellement à flot, aussi bien de la marine de guerre que de la marine marchande, de la franchir sans encombre, puisque c'est le gouvernement qui en a l'entretien depuis plusieurs années. On serait obligé d'admettre, autrement, qu'il existe de sérieuses déficiences dans le service. C'est plutôt la faiblesse politique qui a tenté de s'immiscer dans une affaire d'où elle devait être rigoureusement exclue.

Mais n'insistons pas; le puissant "Louisiana" porte fièrement sur les eaux de notre port le drapeau étoilé, et c'est tout ce que nous désirons. Soyons tout entiers à la joie que nous cause cet heureux événement, qui est en somme, une victoire pour nous. Et cette circonstance nous rappelle celle de tout l'Etat, sans se montrer à la hauteur de sa renommée d'hospitalité incomparable. Elle saura faire aux marins auxquels est confié le "Louisiana" un accueil patriotique et fraternel, qui leur prouvera qu'à

l'avenir, partout où le devoir les appellera, dans la paix comme dans la guerre, quelles que soient les circonstances, elle sera la carrière du beau navire avec émotion, avec amour. Des fêtes splendides sont préparées, elles dépasseront en éclat tout ce qu'on a vu dans ce genre jusqu'ici, et rien ne sera négligé pour que les marins du "Louisiana" en gardent un souvenir inoubliable.

A l'instar de M. Chéron

Trois joyeux rédacteurs de "l'Intransigeant" viennent de faire une bonne plaisanterie à M. Chéron, ce sous-secrétaire d'Etat à la guerre, atteint d'insomnie, qui ourt la nuit toutes les casernes de Paris.

Notre spirituel confrère Félix Méténier, que la nature a généreusement doté d'une barbe et d'un embonpoint assez analogues à la barbe calamistrée de M. Chéron, s'est rendu vers deux heures du matin, en automobile, au bastion 57, sur le boulevard Lannes. Deux de ses collaborateurs l'accompagnaient, respectueusement.

A leur coup de sonnette impérieux, et sitôt que l'on eut aperçu l'automobile et la barbe majestueuse, la grille du bastion s'ouvrit au grand large, et le capitaine de planton s'empressa de se mettre à la disposition des trois représentants occultes du "Pouvoir Civil".

Les trois civils, entourés d'un prestige assez grand pour leur permettre de conserver le plus strict incognito, procédèrent alors à une visite minutieuse du casernement. Ils inspectèrent les locaux disciplinaires, les cuisines, les gamelles, les planches à pain, les casseroles à légumes, le moulin à café...

Il se firent remettre le "menu" de l'ordinaire, interrogèrent les hommes et les gradés, et, après avoir formulé de judicieuses critiques, se retirèrent gravement, ramenant jusqu'à leur automobile avec tous les honneurs militaires dus maintenant à ceux qui ne portent pas l'uniforme. "L'Intransigeant" dégagea en ces termes la morale de cette histoire:

"Voilà comment trois civils, sans papiers, sans insigne, sans même se nommer de façon quelconque, depuis que le ministère de la guerre a le bonheur de posséder un sous-secrétaire, peuvent réaliser l'exploit de mettre en branle tout un détachement, alors qu'en Allemagne, que l'on fait, pour exécuter des choses aussi curieuses, revêtir un uniforme."

Bi le ridicule tuait, le pauvre M. Chéron serait bien malade. Mais il ne tue pas. Voyez plutôt, tant de nos politiciens horribles...

RAISSOUNI.

Comment s'appelle exactement, ou mieux comment doit-on appeler, pour être à peu près exact, ce personnage insupportable qui joue au Maroc le rôle éniématique et prépondérant que l'on sait? Les uns pensent pour Raissouni. D'autres écrivent Erraissouni, quelques-uns Raissouni. Le "Dépêche Marocaine" nous enseigne aujourd'hui que le nom exact de ce potentat est Mouey Ahmed Raissouni, ou familièrement "Raissouni".

LES CATHERINETTES

On a célébré la Sainte Catherine dans les ateliers de modes et de couture de Paris. Voici, pour les historiennes de l'avenir, le cérémonial de la fête. Dès l'arrivée à l'atelier, les catherinettes, — c'est-à-dire les jeunes filles qui ont atteint vingt-cinq ans, — sont saluées d'acclamations joyeuses et collées solennellement d'un grand bonnet à ramages, orné de rubans, parfois même de très jolis chapeaux; puis, grâce aux "premières" qui ont généreusement offert gâteaux, friandises et champagne, on trinque à la ronde en portant la santé des reclus du jour.

Pour l'ouvrière parisienne, une fête sans chants n'est pas complète. On chante donc: romances sentimentales et chansons nettes. Celles qui ne chantent pas déclament: l'une imitant la voix fracassée et des attitudes de Sarah Bernhardt, l'autre la solennité sépulcrale de Segond Weber.

L'heure du déjeuner sonne. Les madinettes se rendent en groupes au restaurant, dévalisant sur leur passage les marchandes de fleurs, dont les charrettes bordées en rang serré la rue de la Paix.

Les passants rient et acclament les bonnets des Catherinettes. Degalants propos s'échangent. Au retour, voici des messieurs: des journalistes qui viennent prendre une interview, évoquer un tableautin parisien; des photographes pour former des groupes... Et l'on sante de joie: "Ma chère! ma chère! nous serons demain dans le "Petit Parisien!"

Le dernier écrivain public

Le dernier "écrivain public" vient de disparaître, emporté par une congestion. Dans un coin du vieux Paris qui va bientôt tomber sous la pioche des démolisseurs le "Père Martin" tenait son office, à côté du Palais de Justice. Beaucoup de gens, malgré l'instruction obligatoire, étaient en relations avec cet homme, à l'aspect vénérable, qui toute sa vie a prêté son concours aux déshérités de la vie.

Car il ne se contentait pas de rédiger la lettre de son client de passage, il s'attachait aussi à l'établissement de tous actes judiciaires, pour lesquels il faisait montre d'une certaine compétence. C'est encore un peu du vieux Paris qui s'en va avec père Martin.

Les Débuts d'Anatole France.

L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux" raconte que M. Anatole France a débüté dans la littérature, à la façon de Chatterton et de Mérimée, par un essai de mystification qui, d'ailleurs, échoua. Le 10 août 1864, une savante revue, qui venait de paraître, publia de bonne foi un petit poème que M. France lui apportait et qu'il signait André Chénier. C'est vers, il les avait trouvés, disait-il, en marge d'un Virgile in-4° ayant appartenu d'abord à André, puis à Marie-Joseph Chénier.

Paul Lacroix, qui ne rait pas une erreur en matière d'attributions, les déclara authentiques; mais, quelques jours après la publication, Gabriel de Chénier

prova que la pièce était fautive. 1° Parce qu'André Chénier n'écrivait pas en marge de ses auteurs latins; 2° Parce qu'il n'avait jamais eu de Virgile in-4°; 3° Parce que Marie-Joseph n'en avait pas eu davantage. L'argument de la fin était le plus cruel: 4° Enfin une dernière raison qui prouverait à elle seule que les dix vers en question ne sont pas d'André, c'est leur facture. Alors même qu'il se déguisait le plus, il ne faisait pas de pareils vers.

M. France avait vingt ans. Il fit son profit de l'aventure, d'abord en écrivant sous son propre nom des vers bien meilleurs. peu près quatre cents! Le hasard voulut qu'au-dessus du paquet se trouvât la dépêche de félicitations adressée à Guillaume II par Abdul Hamid. Au milieu d'un silence terrible, l'empereur demanda du papier et écrivit: "Le diplomate crut voir signer sa condamnation. Il se jeta sur la dépêche qu'un serviteur emportait, et voici ce qu'il lut: "Au kronprinz. "J'apprends à l'instant par le sultan de Turquie, qu'il t'est né un fils. "WILHELM."

THEATRES.

La représentation d'hier soir au théâtre de l'Opéra n'avait pas attiré plus de monde que les autres représentations extraordinaires du mercredi, au contraire, quoiqu'elle fut donnée aux prix populaires, et il n'y avait pas assez de spectateurs pour applaudir comme ils le méritaient les interprètes de "La Traviata". Les artistes qui ont paru hier dans l'opéra de Verdi n'ont sans doute jamais prétendu au titre d'étoile, mais ils ne s'en sont pas moins acquittés très correctement, très sagement et très agréablement de leurs tâches respectives, et ils méritent tout autant d'éloges qu'on en a prodigués à d'autres antérieurement. Citons-les: Mlle Milla (Violetta), Pirego (Flora) et Geithe (Annina) et MM. Giacomini (Alfredo), Galperin (Germont), Ghidini (Gaston), Valentini (Marchese), Pulcini (Barone), Perini (Dottore).

Ce soir, onzième représentation d'abonnement, grande représentation de gala en l'honneur des officiers du cuirassé américain "Louisiana". Pour cette occasion, la direction a choisi "Il Barbiere di Siviglia", et a inclus dans la distribution de l'opéra de Rossini Mlle Nielsen, qui tiendra le rôle de Rosina, et MM. Constantino, Pulcini, Barocchi, Giacomini, Galperin et de Segurula. C'est donc à une exécution parfaite qu'assisteront ceux qui se rendront ce soir au Théâtre de la rue Bourbon.

Comme nous l'avons déjà annoncé la salle sera magnifiquement décorée aux couleurs nationales et la présence du Gouverneur et de Mme Blanchard qui occuperont une loge, de hauts fonctionnaires de l'Etat et de la Ville, des officiers du "Louisiana" fera de la soirée une des plus brillantes depuis l'ouverture de la saison.

Samedi soir, "Faust", avec Mlle Derynne (Marguerite) et Martin (Faust). Dimanche en matinée "Carmen", avec Mlle Derynne; le soir "Pagliacci" et le grand ballet "La Nuit de Valpurgis".

TULANE.

Personne ne doutait du talent élevé d'Oiga Nethersole, l'artiste anglaise qu'on n'avait pas entendue sur une de nos scènes depuis sept ans, mais la perfection avec laquelle elle tient les grands rôles qu'elle aborde avec une suprême confiance n'en a pas moins causé de très agréables surprises. Elle a paru jusqu'ici deux fois dans "Sapho", une fois dans "The Second Mrs. Tanqueray" et une fois dans "The Labyrinth" (le Dédale de Paul Hervieu), et dans les personnages si différents qu'elle a représentés, elle s'est montrée artiste et accomplie qu'on se demande si son talent a des limites. Il faut prendre ses places d'avance au Tulane, car on refuse du

monde à chaque représentation. Ce soir "Carmen".

ORPHEUM.

L'amusante comédie musicale qui a pour titre "The Black Crook" continue à attirer un nombreux public au Crescent. Il n'y a rien de surprenant car l'action de la pièce est bien menée et, quoique sans aucune prétention, suffisamment compliquée pour que l'intérêt ne languisse pas, et la musique qui y est adaptée est entraînante et gaie. Il y a aussi un ballet composé de jeunes et jolies personnes admirablement stylées. ballet qui n'est pas un des moindres attraits de la pièce.

La semaine prochaine, "M. Blarney from Ireland", avec le célèbre comédien irlandais Fiske O'Hara.

LYRIC.

Comme mélodrame, "Dangers of Working Girls" que le Lyric offre cette semaine à ses clients peut passer pour un modèle du genre. Des situations sensationnelles s'y succèdent de façon à porter l'intérêt du spectateur au plus haut degré possible, et comme la troupe Brown-Baker sait en tirer tous les effets possibles en tous les jours de l'enthousiasme qui règne dans la salle à chaque représentation.

JARDIN D'HIVER.

La soirée du mercredi au Jardin d'Hiver est consacrée à la musique dite de "ragtime", et le professeur Brooke a certainement eu

Advertisement for Uneda Biscuit. Text: "Ouvrez une Boîte pour les Enfants. Laissez-la à leur portée. Voyez comme ils engraisent. Voyez comme leurs joues deviennent vermeilles de santé et de vie. Uneda Biscuit est le seul Biscuit Soda—l'aliment le plus nourrissant composé de blé, par conséquent la nourriture la plus saine pour les enfants. 5c En un paquet à l'épreuve de la poussière et de l'humidité. NATIONAL BISCUIT COMPANY"

une heureuse inspiration en faisant cette innovation, car chacun des concerts de ce genre qu'il a donnés jusqu'ici ont obtenu un succès d'exceptionnel. La vaste salle était remplie hier d'auditeurs enthousiastes.

- Programme de ce soir: 1. Marche "Mexicana" Hubbell. 2. Waitz Melodies de "The Queen's Lace Handkerchief" Strauss. 3. Solo pour cornet "The Alcazar" Allied. M. Paul Leresche. 4. Selections de "The Royal Chef" Jerome. 5. Ouverture de l'opéra "Fra Diavolo" Auber. 6. Soprano Solo, "Leonore" Trovère. 7. (a) Noit' Acte, "Water Colors" Gumbel. (b) Two Step, "The Harlequin" New. Miss Beattie Boniel. 8. Scenes from "Babette", Herbert. 9. Gems from "The Wizard of Oz" Tietz. 10. Nolette "A Stray Sunbeam" Hatfield. 11. Finale de "The Free Lance" Sousa.

Revue des Deux Mondes. 23, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er décembre 1906.

- I.—Vanité (I), dernière partie, par MM. Paul et Victor Margueritte. II.—La Crise de la Beauté à Florence au XVIe siècle, par M. Georges Lafont, de l'Académie des Beaux-Arts. III.—Le Comte de Mirabeau d'après des Documents Inédits. — Mours de Province au XVIIIe siècle, première partie, par M. Daphin Meunier. IV.—Les Philosophes et la Société Française, par M. Ferdinand Brunetiere, de l'Académie Française. V.—Au Sahara, Nouvelle Algérienne, par M. Jean Pommeroy. VI.—Michel Le Tellier et son Administration Militaire, par M. Alphonse Bertrand. VII.—Revue Musicale.—Ariane à l'Opéra.—Les Armillaires à l'Opéra-Comique.—La Princesse Jaune.—Le Bonhomme Jadis, par M. Camille Bellaigue. VIII.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Chalmes. IX.—Bulletin Bibliographique.

Feuilleton. Abeille de la N. O. SANG ROUGE ET SANG BLEU. GRAND ROMAN INEDIT. PAR CHARLES MEROUVEL. TROISIEME PARTIE. DENT POUR DENT. XVIII. L'ATTENTE. (Suite.) D'abord, il ne reconnut pas ses visiteurs. Mais après quelques paroles,

des baisers, des carences, il reprit ses sens ou plutôt sa raison. Et alors, en essayant de soulever, il murmura à l'oreille de sa sœur, qui lui disait: —Comment as-tu fait, mon pauvre Gaston? Tu voulais donc mourir? —Oh! Madeleine, j'avais tant de choses à me faire pardonner! Tu ne sauras jamais! Elle lui glissa à l'oreille: —Une bonne nouvelle! Colette va épouser M. Vidien! Elle était près de lui. Un rayon de joie illumina le visage du blessé. Il tendit vers elle le bras qui lui restait libre et murmura: —Comme vous avez raison, ma chère Colette. Ah! vous serez heureuse et vous le méritez, vous! Epuisé par cet effort, après un dernier sourire à ses deux sœurs, il retomba dans son anéantissement.

mences et à ces pollens que le vent emporte et qui s'en vont germer et croître à des distances incalculables. D'ailleurs le bonheur est comme la lumière et la chaleur. Il rayonne! Huit jours s'étaient passés. Le baron de Vayras reposait dans le caveau de sa famille, au Père-Lachaise. Et déjà son accident et sa mémoire étaient presque oubliés. Ainsi va le monde. On avait trouvé sur lui et dans son hôtel qu'il n'avait pas encore évacué, tout juste de quoi payer les frais de son inhumation et les quelques dettes qu'il pouvait avoir à droite et à gauche, les gages de son valet de chambre, par exemple. Confiant peut-être pour la première fois de sa vie, il avait chargé sa future épouse, Adrien de Gandot, de l'emploi des fonds qui lui restaient et des formalités exigées pour leurs jointes noces qui devaient avoir lieu au premier jour. Confiance évidemment mal placée! Aucun acte et aucun témoin ne pouvant attester le dépôt qu'il avait dû faire entre les mains de son digne ami et la conscience de la fausse blonde n'ayant pas l'éloquence nécessaire pour lui conseiller une restitution, c'était une sorte d'héritage dont elle profitait et qui la consolait de la perte qu'elle venait de faire.

Avec son manoir breton, dont elle était la châtelaine indiscutable, et son capital, elle se disait non sans raison: —J'en retrouverai d'autres. Les décaqués de la hante, par ce temps de folles frénétiques, ne courent-ils pas les rues?... La fin tragique du baron avait donc enrichi sa camarade comme eût pu le faire un mariage prématuré, et ce bénéfice imprévu atténuait la vivacité de ses regrets. A Arville on n'avait pas tardé à apprendre cette mort. Quelles raisons pouvait-on avoir de la cacher? Mais du duel manqué de Pierre Barroux et à défaut, les journaux n'avaient pas parlé. Par un vrai miracle l'histoire de cette querelle avait échappé aux reporters de journaux à la piste de toutes les nouvelles, de tous les scandales et de tous les faits divers. Tout à coup un autre bruit se répandit dans le bourg, et ce bruit produisit une tout autre émotion. Un matin, Véronique qui revenait de ses pâtures, après avoir déposé ses pots à lait dans sa laiterie et tourné de côté et d'autre dans la maison, s'approcha du greffier qui lisait son journal les pieds allongés devant le feu au bord de son âtre, et le regarda sournoisement avec un grain de malice au fond des yeux.

Depuis quelque temps il devenait de plus en plus sombre et maussade. Ses traits semblaient plus durs, plus renfrognés qu'à l'ordinaire. Pascaline lui échappait. C'était évident. Toujours complaisante avec lui, elle ne répondait qu'à ses avances à ses questions, dans ses visites qui devenaient de plus en plus rares au cottage dont elle avait revé un moment d'être la propriétaire. Elle lui insinua qu'elle avait reçu d'autres propositions; qu'on lui offrait une excellente place dont elle saurait profiter, une position de gouvernante près d'un vieux rentier qui n'avait pas d'héritiers. Elle ne lui écrivait même plus et Véronique, avec son franc parler, prétendait qu'elle ne remettrait jamais les pieds au pays. Qu'y eût-elle fait avec un père comme le sien? Partout ailleurs, elle serait plus heureuse que dans sa riante maison d'Arville, qu'on lui rendait odieuse. Véronique ne se gênait pas pour le dire.

Au moment de son départ pour Paris avec sa maîtresse, la jeune sœur s'était montrée plus déceuvrée qu'à l'ordinaire. Le greffier avait du comprendre qu'il n'avait plus à compter sérieusement sur elle. Enfin, il avait d'autres sujets de contrariété. Souvent M. Fabrice, le juge de paix, venait le voir et l'entretien roulait sur Marcel, dont la situation s'aggravait rapidement. Le docteur Charron, de Saint-Brice, qui possédait la confiance du pays, avait son inquiétude croissante et ne cachait pas que la folie et la fièvre marchaient de pas de géant, la folie plus encore que la fièvre. Et pas de remède! Aucun espoir de salut! Le juge de paix, sans reprocher précisément à son greffier de s'être laissé aveugler par ses rancunes invétérées, affirmait pourtant qu'il ne croyait pas à une suite de sa filleule, incapable de fuir, mais bien à une erreur, qui les avait abusés l'un et l'autre. Tout s'accordait à le prouver. En somme, l'homme aux lunettes bleues, le brutal mari de la mère de Colette, l'être aux manières sottes et aux venimeux ressentiments, voyait ses voisins s'éloigner de plus en plus de lui, un seul excepté. C'était Marcel Fabrice. Celui-là, au contraire, devenait de jour en jour plus affec-

tué, plus intime. La maison du greffier était la seule qu'il parût se plaisir à fréquenter. Assis à l'ombre de l'auvent, il passait des heures entières auprès de lui. Il lui disait: —Gossard, vous êtes un oncle pour moi.... Vous ne me reprochez pas comme les autres de m'être laissé tromper. Vous savez ce qui s'est passé, vous, et vous ne changez pas d'opinion pour rien, comme mon père par exemple. Il lui faisait ses confidences. Il lui expliquait ses souffrances, la longueur qui lui minait. Il affirmait: —Je n'ai pas longtemps à vivre, mon pauvre vieux Nic. Je vous laisserai un bon souvenir par un acte en règle à mon départ pour l'autre monde, ce qui ne tardera guère. Je ferai deux parts de mon bien: une pour mon bonhomme de père, l'autre pour vous. Je n'ai plus rien à attendre de l'avenir. Gossard le cultivait. Il lui faisait de grands feux dans sa cuisine et l'installait devant son foyer, les pieds sur les chenets. Cette maison où le lieutenant, alors vigoureux et plein d'avenir, venait jadis admirer sa chère Colette, était pour lui une sorte de refuge. C'était l'unique endroit du bourg qui conservait du charme